

A propos des débuts d'André Barde

Maison de Rendez-vous, pièce en un acte

Avant d'entamer la carrière que l'on sait dans l'opérette, André Barde fut, entre ses débuts vers 1895 et la première guerre mondiale, un fécond producteur de piécettes en un acte (on dirait aujourd'hui des sketches), à deux ou trois personnages. Nombre d'entre elles furent jouées sur la scène du Grand Guignol.

Ce théâtre, qui reste dans la mémoire collective comme le symbole du mauvais goût sanguinolent, comme un ancêtre des films de série B anglais des années 50, doit surtout cette réputation aux œuvres qui y furent jouées après la seconde guerre mondiale. Au début du siècle, bien que bon nombre des pièces qu'on y jouait aient été teintées d'horreur et de fantastique - plus allusif que montré, le plus souvent - le Grand Guignol fut, comme beaucoup de ses concurrents, une scène de vaudeville.

La pièce "Maison de Rendez-vous" d'André Barde y fut créée en 1901.

Elle fut éditée dans la célèbre revue "Paris qui chante". Consacrée au music-hall et à la chanson, cette publication hebdomadaire de 16 pages grand format imprimée en bleu parut à partir de 1903. On y trouvait des potins, des chroniques théâtrales, des photos d'artistes, mais surtout des partitions de chansons et des textes de pièces. Elle parut dans une forme à peu près inchangée jusqu'en 1939, puis disparut après 900 numéros. La pièce d'André Barde y fut publiée à l'occasion d'une reprise au Théâtre de la Scala (en 3 livraisons, du 12 au 26 juillet 1903) .

Maison de Rendez-vous



DARNAUD



M^{lle} JOUSSAUD



ANDRÉ BARDE



GERVILLE



MORICY

Pièce en 1 Acte

Représentée à la SCALA

par ANDRÉ BARDE

PERSONNAGES :

MM. Ferron	MORICY
Duclot	DARNAUD
M ^{mes} Ferron	M ^{lle} JOUSSAUD
Julie	M ^{lle} GERVILLE

(La scène représente un salon modeste, mais assez confortable, où se devine la main d'une femme coquette; tables, chaises, canapé, etc.)

SCÈNE 1

JULIE, puis FERRON

JULIE au dehors.

Où, monsieur, c'est bien ici chez M^{me} Ferron... De la part du Bon Marché, bien, il n'y a rien à payer, parlait... Au revoir, monsieur... (Elle entre par la porte du fond, tenant un carton large et plat, qu'elle dépose sur la table.) Qu'est-ce que ça peut être encore que ça?... Un jupon en dentelles, des pantalons sabots avec volants de valenciennes; oh! j'ai une envie de regarder... (Coup d'œil sur la pendule.) Il est quatre heures, Monsieur ne rentre de son bureau qu'à cinq, j'ai le temps (Elle jette cette le paquet) et puis j'ai bien le droit de me rendre compte, puisque Madame me donne ses affaires, quand elle en a assez, faut que je sache au moins si ça me plaît... D'ailleurs, c'est une justice à lui rendre, elle a bon goût; pas assez voyant, par exemple. (Le carton est défilé, elle en sort des chemises.) Bigre, des chemises de soie, et un peu chouettes, avec des entre-deux, ma chère, et comme façon c'est perlé; ça vaut au moins 30 francs la pièce, mais c'est chic. Que je voie un peu si ça va à mon teint. (Elle en tend par-dessus sa robe et se fait des mines en se regardant dans la glace.)

FERRON entrant, sa serviette sous le bras.

Qu'est-ce que vous faites là!

JULIE

Je... je range des chemises qu'on vient d'apporter pour Madame.

FERRON

En les mettant sur vous.



M^{lle} V^e JOUSSAUD



M^{lle} GERVILLE



Tu es une adorable petite femme

(toujours.) Laisse donc ça, ces affaires-là ne regardent pas les hommes.

FERRON

Mais si, puisque c'est eux qui paient.

MADAME FERRON

Est-ce que je te demande jamais d'argent en dehors de mon ménage?

FERRON

Non.

MADAME FERRON

Eh bien! ça, c'est ma petite gratte, mon sou du franc; je rogne un peu sur la nourriture sans que tu t'en aperçoives, car tu manges bien, n'est-ce pas?

FERRON

Délicieusement.

MADAME FERRON

Et avec ça, je fais la coquette, je m'achète des chiffons, et pour plaire à qui? (Lui secouant la tête avec les deux mains.) A mon gros loulou, que j'aime tout plein et qui veut voir une petite femme avec de jolis dessous, quand il... (Elle achève tout bas en l'embrassant dans l'oreille.)

FERRON

T'es bête, dans l'oreille, ça fait mal. (Elle se tord le cou.) Oui, j'aime te voir soigner ta toilette, mais je ne voudrais pas que tu dépenses trop.

MADAME FERRON

Mais puisque je te dis que c'est ma petite gratte: sois tranquille, je n'achète jamais que les soldes, les rabais, les fonds de magasins... Oh! pour les occasions, j'ai une veine! Avec tout ça, tu ne m'as pas dit pourquoi tu étais revenu à quatre heures de son bureau...

FERRON, se frappant la tête.

Dire que je reviens juste pour t'en parler et que t'oublies... Tu me fais perdre la tête avec tes ligueries. Eh bien! voilà, j'ai reçu tantôt, au ministère, une dépêche de Duclot.

MADAME FERRON

Duclot...

FERRON

C'est vrai, tu ne le connais pas encore, il n'a pas pu venir à mon mariage, parce qu'il était malade, et que pour débarquer du fond de la Touraine, six heures de chemin de fer, faut être bien portant, sans ça, il y serait venu même sur les mains. Duclot, c'est un vieil ami, quelque chose comme mon frère de lait, nous avons passé toute notre jeunesse côte à côte, nos familles étaient voisines, nous avons été internes au lycée ensemble; mais j'ai dû te raconter, c'est lui qui faisait des blagues au proviseur...

MADAME FERRON

Duclot, ah! parfaitement, je me rappelle.

FERRON

Enfin, c'est un autre moi-même, quoi; eh bien! Duclot a trois jours à passer à Paris, il est arrivé hier, et il vient dîner ce soir ici; il m'a envoyé une dépêche au bureau pour que je sois prévenu plus tôt, alors tu comprends, en avant ta science culinaire, tu vas nous cuisiner un de ces plats fins...

MADAME FERRON

Sois tranquille; mais il faut qu'il te plaise en même temps, voyons...

FERRON

Fais ce que tu voudras, c'est toujours exquis

JULIE

C'était pour mieux les plier.

FERRON

C'est bon, laissez ça, je m'en occuperai.

JULIE obstinée.

Monsieur veut-il ses pantoufles?... Je ne pensais pas que Monsieur rentrerait si tôt... sans quoi j'aurais préparé pour Monsieur...

FERRON

Madame est là?

JULIE

Oh! Monsieur, Madame n'est jamais là à cette heure-ci.

FERRON

Ah!...

JULIE

Elle m'a dit comme ça qu'elle allait réassortir des soieries au Louvre, c'est long, parce qu'il y a beaucoup de monde et qu'on ne trouve pas toujours ce qu'on veut; alors, dame...

FERRON

Ça suffit, allez vous occuper de votre dîner, et soignez-le, nous avons quelque'un ce soir.

JULIE

Bien, Monsieur, mais il me faut de l'argent.

FERRON

Madame vous en donnera.

JULIE

Comme ça, ça va. (Elle sort.)

SCÈNE II

FERRON seul, puis MADAME FERRON

FERRON se peignant les cheveux.

Encore une folie, c'est doux à la main, et fin, ça passerait dans une bague.

MADAME FERRON entrant troublée.

Tiens, tu es là?

FERRON

Comme tu vois.

MADAME FERRON

Comment se fait-il?... Tu t'es senti malade, tu n'as rien au moins, mon chéri?

FERRON

Non, tu peux m'embrasser tout de même.

MADAME FERRON

Je te demande pardon, j'étais si étonnée de te trouver à cette heure-ci, ça m'a donné une émotion telle... (Elle l'embrasse) que j'en oubliais de te dire bonjour... (Lui retirant la chemise qu'il tient

quand tu y mets la main, et puis carrément épique, et munis-toi de liquide, c'est un bon vivant, une solide fourchette, et un gosier sans fatigue; il fera peut-être des plaisanteries un peu salées.

MADAME FERRON

Je sais ne pas comprendre quand il le faut.

FERRON

Tu es une adorable petite femme, un peu décoiffée, c'est vrai.

MADAME FERRON, *glâne.*

Oh! dans ces magasins-là, tu sais, il y a une bousculade... (Elle fait souffler ses cheveux, on s'ennuie.)

FERRON

Ce doit être Duclot.

MADAME FERRON

Je me sauve faire un peu de toilette, et je reviens, quel corsage, le mauve ou le bleu ciel?

FERRON

Le mauve, c'est plus doux.

MADAME FERRON

A tout à l'heure, mon petit mari chéri. (Elle lui envoie un baiser, de la porte.)

FERRON

A tout à l'heure, ma petite femme adorée.

SCÈNE III

FERRON, DUCLOT; JULIE, une minute.

JULIE

Monsieur Duclot.

FERRON

Faites entrer... Oh! mon vieil ami, mon vieux Fernand, tu m'en fais un rude plaisir, en venant me voir, tu sais... (Ils se serrent les mains avec émotion.)

DUCLOT

Dame, ça fait une pièce de six ans, qu'on ne s'est pas vu, tu étais encore garçon...

FERRON

Oui, il n'y a que quatre ans que je suis marié, t'es venu me surprendre, au bureau...

DUCLOT

Et on a été dîner au Plat-d'Étain.

FERRON

Et après ça, aux Folies-Bergère.

DUCLOT

Oh! oui, fameux les Folies-Bergère... et après avec deux petites femmes du promenoir...

FERRON

Chut... chut... (Montrant la porte.)

DUCLOT

C'est juste, ta femme pourrait entendre et il vaut toujours mieux que les femmes s'imaginent qu'elles vous ont eus vierges... Voyons, que je te regarde : tu n'as pas trop changé, la patte d'oie...

FERRON

Oh! quand je ris seulement; toi aussi, tu es le même, avec ta figure de réjoui bon temps, un peu plus déplumé, voilà tout.

DUCLOT

Oui, les cheveux ça me dégoûte. Je trouve que c'est sale.

FERRON

Ben, assieds-toi tout de même, tu as bien le temps entre deux trains.

DUCLOT

Je repars après-demain.

FERRON

Veinard!

DUCLOT

Tu n'es pas heureux?

FERRON

Oh! si, très heureux, mais...

DUCLOT

Mais il y a des jours où tu regrettes ta Touraine.

FERRON

Ben oui, des jours, et la place mangée de soleil, devant l'église, et les panonceaux du notaire, dans la rue des Tanneries, et la promenade avec ses tilleuls le long du canal...

DUCLOT

Et la femme de l'herboriste à qui on faisait la cour étant potache.

FERRON

Et le café des Mille Colonnes, c'est bien toujours pareil, hein?

DUCLOT

Toujours. Un peu vieilli, voilà tout.

FERRON

Seulement, tu comprends, je n'en parle jamais; bien que j'aime peu cette vie de Paris, qui est même nuisible à ma santé; mais ma femme est Parisienne dans le sang, et dame, la province...

DUCLOT

Ça lui fait peur.

FERRON

Ça la ferait pleurer... et comme elle ne cherche qu'à m'être agréable, qu'à me droloter, ça serait mal.

DUCLOT

Alors tu te trouves bien du conjugo?

(A suivre)



Car tu manges bien n'est-ce pas?

André BOURG



J'ai une existence de pacha...

Maison DE RENDEZ-VOUS

1 Acte

de ANDRÉ BARDE

REPRÉSENTÉ A LA SCALA

(Suite. Voir N° 24)



FERRON

Dans du coton, mon vieux, du coton rose, une femme qui passe son temps à chercher ce qui peut me plaire; elle sait que je suis gourmand, j'ai une table succulente; elle connaît mon petit faible pour les jolies toilettes, avec un rien elle s'habille comme une femme du monde, et puis, jolie, intelligente, toujours de bonne humeur, et par-dessus tout ça elle m'adore; bref, pour les 400 francs par mois que je gagne au ministère, j'ai une existence de pacha.

DUCLOT

Fichtre! tu m'en fais venir l'eau à la bouche: brune, blonde...

FERRON

Blonde.

DUCLOT

C'est ma couleur (avec extase)... oh! les blondes vaporeuses.

FERRON

Ah! je vois que tu es toujours le même vieux libertin.

DUCLOT

Oui, je suis un féministe à ma manière.

FERRON

Tu ne te décideras donc pas à faire une fin, à ton tour... Voyons, ça ne te donne pas envie de te marier, le petit tableau que je viens de t'esquisser?

DUCLOT

Jamais, je tiens trop à ma liberté.

FERRON

On peut lâcher sa liberté, pour une chaîne comme ça.

DUCLOT, secouant la tête.

...Célibataire endurci.

FERRON

Célibataire, un mot, une vantardise, mon cher... quand on a atteint la quarantaine, comme

nous, on a besoin de ne plus être seul; on aime à sentir au coin du feu, en hiver, la présence d'une solide affection que ne peuvent donner toutes les maîtresses de passage, si capiteuses soient elles; enfin, il vous faut une bonne épouse, quoi!

DUCLOT

Bonne épouse, tu parles comme une couronne funéraire; moi, j'adore l'aventure, ce qui change chaque jour, la femme qu'on ignorait la veille, et qu'on ne se rappellerait plus le lendemain, je cherche l'inconnu.

FERRON

Si tu appelles l'inconnu ce qui est connu de tout le monde.

DUCLOT

Et puis, je ne trouverais pas de femme comme la tienne, fine Parisienne, comme je la veux, pour venir s'enterrer dans un trou de campagne, et quant à épouser une rustaude...

FERRON

C'est vrai, maintenant tu n'habites même plus notre petite ville.

DUCLOT

Non, les nécessités de la grande culture m'ont relégué dans un château, là-bas, dans l'intérieur des terres, à deux heures en patache de la ligne du chemin de fer.

FERRON

Et tu te plais dans ce terrier de renard?

DUCLOT

A ravir, j'ai pris un peu goût à cette vie de gentleman farmer... D'abord ça rapporte gros, j'ai des fermes, mon cher, une tapée, et je gagne de l'argent, sans même m'en apercevoir, et puis le grand air, le cheval, la chasse, une vie de brute un peu, mais qui a sa besute.

FERRON

Je ne dis pas, et ça m'irait; mais moi, je suis

un simple et un chaste, tandis que toi, reur de jupons...

DUCLOT

En bien! un saut à Paris de temps en temps.

FERRON

Une bonne petite nocé, les Folies-Bergère...

DUCLOT

Oh! non, j'ai mieux que ça maintenant: les Folies-Bergère... raga!

FERRON

Alors, l'Américain, Maxim's...

DUCLOT

Racaille, j'ai mieux que ça, je te dis.

FERRON

Quoi, une liaison, à Paris, intermittente, une dame que tu mets dans ses meubles, et que tu viens voir une fois par mois, comme un nabab, et qui te conserve sa fidélité le reste du temps?

DUCLOT

Un fil à la patte, jamais! c'est idiot.

FERRON

Alors?

DUCLOT

C'est mon secret.

FERRON

Voyons, on n'a pas de secret pour un ami de trente ans.

DUCLOT

Ah poissien! je te vois venir, tu prends déjà des tuyaux pour tromper ta femme.

FERRON

Je te jure...

DUCLOT

Il ne faut jamais jurer ces choses-là... Eh bien! voilà, j'ai fait la connaissance, aux bains de mer, il y a deux ans, d'une vieille dame, très digne,



Célibataire endurci

poudrée à frimas, avec une correction de douzière, la baronne de Saint-Philippe.

FERRON

La baronne de Saint-Louis, serait plus juste...

DUCLOT

Cette noble dame m'a invité à lui rendre visite dans son hôtel, à Paris, dans le quartier des Champs-Élysées, je ne te donne pas l'adresse...

FERRON

Je n'en ai pas besoin.

DUCLOT

J'y suis allé, et j'ai trouvé une charmante compagnie; on faisait de la musique, on prenait du thé, et on flirtait avec des femmes exquises, jeunes presque toutes, qui n'avaient là ni leur mari ni leur mère.

FERRON

Je le pense.

DUCLOT

De temps en temps des couples sortaient pour aller causer de littérature. M^{me} de Saint-Philippe, hôteesse attentionnée, les suivait d'un œil attendri; elle poussa même l'amabilité, à mon égard, jusqu'à me faire feuilleter un album de photographies où se trouvaient toutes ses amies, des actrices, des femmes du monde et ajouta, avec un sourire des plus gracieux, que si l'une m'agréait, elle se ferait un plaisir de l'inviter la prochaine fois que je lui ferais l'honneur de lui rendre visite.

FERRON

On n'est pas plus serviable: c'était une agence matrimoniale à la journée.

DUCLOT

C'est la seule façon dont je comprendre le matrimonial; bref, je suis devenu un assidu du salon de M^{me} de Saint-Philippe, qui est à la fois distingué et sans prétention et où les habilités se renouvellent d'une façon surprenante, et c'est ainsi que j'étendis le cercle de mes relations dans les hautes sphères de la société. Cet après-midi j'ai été prendre le thé chez l'excellente baronne, et j'ai noué connaissance avec une blonde délicieuse que j'avais remarquée, la veille, sur l'album de famille, et que je ne reverrai probablement jamais.

FERRON

Probablement.

DUCLOT

Nous avons discoursé de musique, de théâtre et de beaucoup d'autres choses, moins platoniques, que je te passe.

FERRON

Tu le peux.

DUCLOT

Nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde, et notre amitié s'arrêtera là... eh bien! cela vous laisse un joli souvenir et un léger regret qui a sa poésie, et ce sont ces petits

riens-là qui font que j'estime un célibataire plus heureux que le plus heureux des maris.

FERRON

Jusqu'au jour où tu seras piécé

DUCLOT

Par qui?

FERRON

Par une petite grue qui se moquera de toi, et qui te fera payer cher ton célibat.

DUCLOT

Pas de danger... la campagne garantit des bêtises du cœur, la chasse me soigne et le cheval me guérit, et puis les invitées de la baronne ne sont pas des grues...

FERRON

Alors ces femmes-là ont des maris?

DUCLOT

Je ne le leur demande jamais; j'ai pour principe, avec elles, de m'occuper de mes affaires d'abord, et des leurs, seulement celles qui me touchent.

FERRON

Vieux paillard, va.

DUCLOT

La femme et la table, voilà mon programme: un bon baizer et, un bon verre de bourgogne, c'est le paradis.

FERRON

A propos de bourgogne, j'ai lu un musigny...

DUCLOT

Fameux ! le musigny.

FERRON

Et de celui-là tu m'en diras des nouvelles, c'est encore ma femme qui a trouvé ça.

DUCLOT

Comment ! les vins aussi ?

FERRON

Tout, je te dis, elle me l'a donné pour ma fête, aussi on n'en boit qu'aux grandes occasions.

DUCLOT

Eh ben, aujourd'hui, c'est une grande occasion...

FERRON

Parbleu ! et je descends en chercher ; j'y vais moi-même, je te demande pardon, mais je ne confie pas à la bonne la clef de la cave.

DUCLOT

Et pour cause... va, va, ne te gêne pas, tu sais bien que je suis ici comme chez moi (il s'assied).

FERRON, fusse sortie.

Si ma femme vient...

DUCLOT

Je la recevrai.

FERRON

D'ailleurs elle s'habille, et quand elle s'habille c'est grave et c'est long ; mais elle est si charmante... une minute.

DUCLOT

Mais oui, va donc, tu serais déjà remonté, depuis le temps que tu dis que tu descends... (Ferron sort.)

DUCLOT, seul.

Je ne connais rien d'assommant comme les maris qui disent du bien de leur femme ; d'abord, en général, c'est faux : je suis sûr que la sienne, doit être un petit laideron, un trottin qu'il rencontrait le matin en allant à son bureau, et qu'il l'a épousée pour la rencontrer plus souvent, et que sa timidité l'a obligé de demander, avec la main droite, ce qu'on en obtient si facilement, avec la main gauche. Je serais curieux de connaître cet oiseau rare... (Il s'assied et prend un journal, il a la tête baissée. M^{me} Ferron entre. Elle recule en poussant un cri, et s'écroule, pour ne pas tomber au chantant de la porte, Duclot reste béant de surprise.)

SCÈNE V

DUCLOT, MADAME FERRON

MADAME FERRON

Ah !...

DUCLOT

Ah ! par exemple.

MADAME FERRON

Vous, comment êtes-vous ici ? Vous m'avez suivie, c'est odieux.

DUCLOT

Non.

MADAME FERRON

Alors ?

DUCLOT

Je suis chez mon ami, chez Ferron.

MADAME FERRON

Vous seriez monsieur Duclot ?

DUCLOT

Je suis M. Duclot.

MADAME FERRON, regardant la porte avec inquiétude.

Monsieur, je vous en prie, tout mon bonheur dépend de vous, je vous en supplie, gardez-moi le secret, que mon mari, ne...

DUCLOT

Ainsi c'est vous, c'est bien vous... Je croyais être le jouet d'une ressemblance ; c'est vous qui tout à l'heure chez M^{me} de Saint-Philippe...

MADAME FERRON, tombant accablée sur une chaise.

Oui, j'étouffe de honte devant vous, monsieur. Oui, j'aurais dû nier, le prendre de haut ; j'ai mieux aimé vous avouer tout de suite, parce que vous m'auriez reconnue, tout à l'heure, fatalement, et qu'un seul geste, devant mon mari, pourrait me trahir ; oh ! vous ne me trahirez pas, monsieur.

DUCLOT

Madame, je suis très embarrassé, et mon cas de conscience est assez délicat. Je vous connais depuis deux heures, et je connais Ferron depuis trente ans. J'ai à chercher mon devoir, entre garder le secret, d'une femme telle que vous, et éclairer l'aveuglement d'un ami tel que lui.

MADAME FERRON

Monsieur, quand vous m'aurez entendue,

vous me jugerez ; vous m'avez semblé bon et compatissant, chez M^{me} de... chez cette femme.

DUCLOT

Chez la baronne, je causais avec une inconnue, dont l'existence extérieure ne m'importait pas ; ici je cause avec celle qui doit être la compagne de mon ami d'enfance. Nous sommes les mêmes personnages, mais la situation a changé, vous l'avouerez.

MADAME FERRON

Il est de votre devoir de galant homme d'oublier, de vous taire.

DUCLOT

Il est des cas où ce que l'on nomme la galanterie, n'est qu'une faiblesse et qu'une sottise ; le silence ne l'est pas à l'égard d'un homme que j'aime comme un frère. Votre faute n'est pas une faute passagère, un coup de folie, pour lesquels l'indulgence est toute naturelle, elle est une habitude raisonnée, et voilà pourquoi je dois prévenir Ferron.

MADAME FERRON

Je trouve étrange que ce soit vous, qui, il y a deux heures, me murmuriez des mots d'amour, dans une posture ridicule, qui veniez maintenant me faire de la morale.

DUCLOT

Madame, je ne vous fais pas de morale, je ne saurais pas d'ailleurs ; je vous signalerai seulement que je suis un homme et que je suis libre, et que je puis aller dans tous les endroits



Toi, tu prends déjà des luyaux pour tromper la femme

il souches soient-ils, sans en devoir compte à personne; que vous, vous êtes femme et mariée et que la posture, qui chez moi est ridicule, chez vous est regrettable.

MADAME FERRON

Monsieur, ce que vous faites-là est une lâcheté.

DUCLOT

Vous remarquer, madame, j'évite les grands mots, pour flétrir vos mœurs plutôt légères, et tous les adjectifs dont vous m'accablerez ne pourront que me faire persister dans ma résolution.

MADAME FERRON

Vous trahissez une femme que vous avez possédée! Votre conduite est celle d'un goujat.

DUCLOT

Permettez: il y a possession et possession. Si j'étais un de ces lâches coeurs qui convoitent le bien d'autrui, font la cour aux femmes de leurs amis, et n'ont de cesse que lorsqu'ils les ont séduites, vous auriez belle de critiquer ma façon d'agir; mais ce n'est plus de mon âge. Je vous ai rencontrée dans un lieu public, où vous étiez comme une femme publique, et vous avez été à moi comme vous auriez été à mon voisin ou au premier venu; dès lors je vous ai possédée en locataire honnête, je ne vous dois rien, j'ai payé mon terme.

MADAME FERRON

Oh! c'en est trop, c'en est trop.

DUCLOT

Quoi qu'il arrive, je considère comme mon devoir de vous démasquer, et de lui dire quelle est la chaste épouse qui l'entretient à son foyer. Je suis ravi d'être arrivé à temps pour le sauver du guépier, je n'ai pas si souvent l'occasion de faire une bonne action; il n'y a pas de danger que je laisse échapper celle-là. Il vous reconduira jusqu'à la porte et c'est moi qui brûlerai du sucre.

FERRON, *ad ebeus.*

... Vous entendez! le vin, un rien dégourdi à la chaleur de la pièce.

MADAME FERRON

Mon Dieu, monsieur, c'est lui.

DUCLOT

Tant mieux, j'aime les choses rapides.

SCÈNE VI

LES MÊMES, FERRON

FERRON *entrant, à Duclot.*

... Tiens, tu es près de ma chérie, je ne vous présente pas.

DUCLOT

C'est inutile.

FERRON

Eh ben, on va se mettre à table.

DUCLOT

Je ne sais pas si je pourrai dîner.

FERRON

Hein, quoi?

DUCLOT

Un rendez-vous pressé, que j'avais oublié au dernier moment, et qui m'oblige.

FERRON

Ta, ta, ta, c'est des histoires, tout ça. Je le connais, ton rendez-vous; sois tranquille, on ne te retiendra pas tard.

DUCLOT

Et puis, j'aurai à te parler avant d'une chose sérieuse.

FERRON

Bah! veux-tu que nous passions à côté, est-ce pressé?

DUCLOT

MADAME FERRON, *bas à son mari.*

... Mon ami, il faut absolument que tu descendes.

FERRON, *de même.*

... Pourquoi?

MADAME FERRON

Pour aller chercher un gâteau chez le pâtissier, je n'ai aucun dessert.

FERRON

Mais la bonne?

MADAME FERRON

Elle surveille son dîner, elle ne peut s'absenter; va vite, je t'en prie.

FERRON

C'est bien... (Haut) Je te demande pardon, je n'ai pas encore fini mes petits préparatifs, une minute, je reviens (il sort).

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOINS FERRON

DUCLOT

Pourquoi ces petites ruses... Je parlerai aussi bien dans deux heures que maintenant.

MADAME FERRON

Non, car avant vous m'auriez écoutée, et ce que j'ai à vous dire, flûcha peut-être votre résolution.

DUCLOT

Je le désire, mais j'en doute.

MADAME FERRON

Ah! monsieur, vous êtes impitoyable, parce que vous ne savez pas le calvaire que j'ai dû monter avant d'en arriver là; vous vous imaginez sans doute que j'ai agi de la sorte parce que je détestais mon mari! Non, il est bon, et je l'aime d'une franchise, d'une solide amitié. Ou vous croyez encore que j'ai été poussée à cette existence par une nature vicieuse... Je n'ai même pas ces excuses. Mon histoire est plus triste, hélas! et plus simple. Vous ne connaissez pas la vie de Paris, monsieur, vous ne savez pas les tours de force que doit réaliser la femme d'un employé d'une certaine situation, pour conserver l'apparence extérieure qu'on exige d'un homme et d'une femme, qui doivent s'habiller et vivre comme des bourgeois, et n'ont même pas le salaire d'un ouvrier. J'ai été habituée

à une existence au-dessus de ma position, Ferron aussi, nous nous sommes mariés, je n'apportais rien, les frais augmentaient, sans qu'il s'en doutât; les premiers mois j'ai joint à peine les deux bouts; par malheur, les fournisseurs m'ont fait crédit, c'est ce qui m'a perdue, les dettes ont augmenté, le boucher, le boulanger, venaient me faire des scènes déplorables, je ne voulais rien avouer à Ferron, il vivait dans une quiétude que j'aurais pas troublée, quand j'aurais dû en mourir. Puis l'amour-propre s'en est mêlé; le désir de rivaliser avec des collègues plus fortunés, ils donnaient des réceptions, nous en avons donné, les femmes avaient des toilettes, je me suis piquée au jeu, et j'ai voulu faire comme elles, la coquetterie m'est venue; oui, je suis coquette: quelle femme ne l'est pas? J'ai couru les grands magasins, cela c'est le coup de grâce, la tentation perpétuellement offerte, et il faut être forte, pour y résister; je suis faible, tout l'argent du ménage y passait. Hélas! je ne suis pas la seule dans ce cas, et il faut croire que mes pareilles sont une proie facile, car un jour, dans un de ces magasins précisément, une femme âgée m'a abordée, et à la seule inspection de ma physionomie préoccupée, de ma démarche inquiète, elle a deviné les soucis qui me tiraillaient et elle m'a fait une proposition infâme, je l'ai repoussée, elle a souri, ces femmes-là connaissent leurs victimes... et savent les attendrir; oui, monsieur, elles les attendent, embauchées partout; une femme honnête ne peut sortir, sans en rencontrer une sur son chemin, elles sont légion et prennent toutes les formes, dans les magasins, au Bois, au théâtre. Chez certains courtiers, il y a des premières qui ont une prime, ou une prime, pour les femmes qu'elles livrent, et c'en est au point que l'on ne peut entrer dans une boutique sans se demander si la marchande ne cache pas une proxénète.

DUCLOT

Allons donc!

MADAME FERRON

Mais voyez, regardez autour de vous, jusqu'à des journaux qui, à leur 4^e page, se font les moniteurs de la débauche clandestine, et c'est cette infamie que vous feignez de déplorer; c'est vous, oui vous, honnête homme, qui en êtes le complice, et c'est par votre égoïsme et votre hypocrisie que prospère la maison de rendez-vous.

DUCLOT

Madame...

MADAME FERRON

Oui, je sais, j'ai à me défendre et non à accuser; je vous dirai-je: la situation est devenue insupportable, on m'a menacé de prévenir mon mari de l'arrière qui se chiffrait par billets de mille et qu'une année de son travail aurait à peine pu payer, j'ai perdu la tête, j'ai retrouvé un jour la femme embauchée et toujours souriante; j'ai cédé, alors c'a été l'engrenage, je suis retournée dans l'horrible maison toujours tremblante, toujours dégoûtée, et rentrée ici j'ai souvent passé des nuits à pleurer, mais il était trop tard, j'ai glissé de plus en plus sur la pente, en fermant les yeux pour ne pas voir où ça me conduisait, jusqu'au jour où je vous ai rencontré, monsieur, où tout l'échafaudage de mensonges et d'infamie, que j'avais si péniblement construit, s'est écroulé et où vous m'avez vue telle que je suis: une prostituée. (Elle cache sa tête dans ses mains.)

(A suivre.)

Maison DE RENDEZ-VOUS

1 Acte
de ANDRÉ BARDE
REPRÉSENTÉ A LA SCALA

Suite (Voir nos 25 et 26)

DUCLOT

Oui, c'est lamentable, et je vous demande pardon, madame, des termes violents et grossiers que j'ai employés à votre égard ; je vous avais pris pour une geuse, tandis que vous n'êtes qu'une femme malheureuse et faible ; mais croyez-vous qu'il n'y avait pas d'autres moyens d'en sortir, ne pouviez-vous emprunter ?

MADAME FERRON

A qui ? A des amis de Ferron, qui lui auraient donné l'éveil ; et puis pour emprunter il faut pouvoir rendre.

DUCLOT

Alors, n'était-il pas plus simple de tout avouer à l'origine, à votre mari, avant que les dettes ne fussent trop grosses ?

MADAME FERRON

J'avais toujours l'espoir d'une intervention providentielle, et puis j'évitais tout ce qui pouvait lui causer de la peine.

DUCLOT

Et il ne s'est aperçu de rien ?

MADAME FERRON

De rien.

DUCLOT

Il n'a pas compris que tout ce bien-être : repas fins, toilettes recherchées, ne pouvait venir de ses maigres appointements ?

MADAME FERRON

Mais non, monsieur.

DUCLOT

Enfin, vous sentez bien que cette situation n'a pas d'issue.

MADAME FERRON

Hélas !

DUCLOT

Plus vous irez, plus vous vous enfoncez dans la boue ; d'un autre côté, cette existence vous répugne, vous voudriez y échapper.

MADAME FERRON

Si je voudrais !

DUCLOT

Aujourd'hui vous avez écrit la catastrophe, demain vous ne pourrez le faire, parce que cela se passera en dehors de vous, et alors ?

MADAME FERRON

Alors, alors, je me tuerai.

DUCLOT

Il y aurait peut-être une solution moins tragique. Ferron est bon.

MADAME FERRON

Oui, tout lui avouer : vous avez raison, qu'il me chasse, ou qu'il me pardonne, je veux en finir, ouï, j'en ai assez de cette existence de mensonges et d'infamie ; j'en ai assez, j'en ai assez.

DUCLOT

Chut, le voici.



SCÈNE VIII
LES MÊMES, FERRON

FERRON

Eh bien, mes enfants, pour un jour comme aujourd'hui, vous n'êtes guère en train. Vous en avez des figures d'enterrement..... je ne reconnais plus Duclot. (À sa femme.) Mais toi, tu es toute pâle. (Il s'approche avec sollicitude.) Est-ce que tu serais malade ?

MADAME FERRON, avec explosion.

Eh bien ! non, je ne suis pas malade, j'ai quelque chose à te dire, qui me serre à la gorge ; j'ai pas osé encore, parce que ça me coûte beaucoup.

FERRON

Est-ce que ce serait un malheur ! tu es toute bouleversée.

MADAME FERRON

Oui, oui, je suis...

DUCLOT, lui comptant la parole.

Ta femme est inquiète, inquiète de ta santé.

FERRON

De ma santé ?

DUCLOT

Oui, elle avait peur de te frapper en te l'apprenant, elle vient de me confier son chagrin tout à l'heure, la vie sédentaire ne te vaut rien, tu t'étiologies, tu deviens anémique, il faut y remédier, et nous venons de trouver une petite combinaison. N'est-ce pas, madame ?



Il y aurait peut-être une solution moins tragique



Vous sentez bien que cette situation n'a pas d'issue

MADAME FERRON

Oui...

FERRON

Ah ! c'est comme ça que vous faites des complots contre moi, quand je ne suis pas là.

DUCLOT

Voilà la chose en deux mots : j'ai des fermes jusqu'à cinquante kilomètres de l'endroit où l'habite, j'aurai besoin d'un autre moi-même pour surveiller cette partie, où je ne puis aller : tu gagnes quatre cents ici, j'en offre six cents avec un joli pavillon, ça te va-t-il ?

FERRON

C'est trop beau... je ne sais comment...

DUCLOT

Pas d'histoires, c'est moi qui te remercie, tu me rends service : tu passeras tes journées à cheval, ça t'enlèvera ton teint de papier maché et cela te permettra de revoir ta Touraine dont tu rêves.

FERRON

Et de te voir aussi plus souvent.

DUCLOT

Oh ! moi, jamais, les communications sont très difficiles : tu viendras chez moi tous les trimestres pour les comptes ; enfin tu acceptes ?

FERRON

Parbleu, il me faudrait l'avis de ma femme.

DUCLOT

Puisque c'est elle qui a combiné la chose avec moi. N'est-ce pas, madame ?

MADAME FERRON

Oui, oui, je te supplie d'accepter, j'en ai assez de la vie de Paris.

FERRON

Comment, c'est toi qui dis cela !

MADAME FERRON

Il le faut pour ta santé, et puis M. Duclot m'a parlé avec tant d'éloquence de la campagne, que j'en ai déjà pris le goût, j'en rêve.

DUCLOT

Allons, c'est fait, envoie ta démission et nous partons ensemble, je reste deux jours encore à Paris, pour toi.

FERRON, bas, lui montrant le couteau.

Et pour aller chez M^{me} de Saint-Philippe, farceur.

DUCLOT

Non, elle me dégoute maintenant.

FERRON

Allons, bon ; dis donc, tu m'as fichu le trac ; c'est pas grave ma maladie, au moins ?

DUCLOT

Non, une espèce de jaunisse, ça s'enlève au grand air.

SCÈNE IX

LES MÊMES, JULIE

JULIE

Madame, c'est prêt.

FERRON

Allons ! à table.

DUCLOT, offrant son bras à M^{me} Ferron.

Madame.

MADAME FERRON, bas, en prenant son bras.

Oh ! merci.

RIDEAU



ERRATUM. — Le rôle de M^{me} Ferron a été créé à la Scala par M^{me} JOISSANT et non JOUSSAUD, comme nous l'avions imprimé par erreur.

Maison de Rendez-vous



DARNAUD



M^{lle} JOUSSAUD



ANDRÉ BARDE



GERVILLE



MORICY

Pièce en 1 Acte

Représentée à la SCALA

par ANDRÉ BARDE

PERSONNAGES :

MM. Ferron	MORICY
Duclot	DARNAUD
M ^{mes} Ferron	M ^{lle} JOUSSAUD
Julie	M ^{lle} GERVILLE

(La scène représente un salon modeste, mais assez confortable, où se devine la main d'une femme coquette; tables, chaises, canapé, etc.)

SCÈNE 1

JULIE, puis FERRON

JULIE au dehors.

Où, monsieur, c'est bien ici chez M^{me} Ferron... De la part du Bon Marché, bien, il n'y a rien à payer, parlait... Au revoir, monsieur... (Elle entre par la porte du fond, tenant un carton large et plat, qu'elle dépose sur la table.) Qu'est-ce que ça peut être encore que ça?... Un jupon en dentelles, des pantalons sabots avec volants de valenciennes; oh! j'ai une envie de regarder... (Coup d'œil sur la pendule.) Il est quatre heures, Monsieur ne rentre de son bureau qu'à cinq, j'ai le temps (Elle jette cette le paquet) et puis j'ai bien le droit de me rendre compte, puisque Madame me donne ses affaires, quand elle en a assez, faut que je sache au moins si ça me plaît... D'ailleurs, c'est une justice à lui rendre, elle a bon goût; pas assez voyant, par exemple. (Le carton est défilé, elle en sort des chemises.) Bigre, des chemises de soie, et un peu chouettes, avec des entre-deux, ma chère, et comme façon c'est perlé; ça vaut au moins 30 francs la pièce, mais c'est chic. Que je voie un peu si ça va à mon teint. (Elle se tend par-dessus sa robe et se fait des mines en se regardant dans la glace.)

FERRON entrant, sa serviette sous le bras.

Qu'est-ce que vous faites là!

JULIE

Je... je range des chemises qu'on vient d'apporter pour Madame.

FERRON

En les mettant sur vous.



M^{lle} V^{ie} JOUSSAUD



M^{lle} GERVILLE



Tu es une adorable petite femme

(toujours.) Laisse donc ça, ces affaires-là ne regardent pas les hommes.

FERRON

Mais si, puisque c'est eux qui paient.

MADAME FERRON

Est-ce que je te demande jamais d'argent en dehors de mon ménage?

FERRON

Non.

MADAME FERRON

Eh bien! ça, c'est ma petite gratte, mon sou du franc; je rogne un peu sur la nourriture sans que tu t'en aperçoives, car tu manges bien, n'est-ce pas?

FERRON

Délicieusement.

MADAME FERRON

Et avec ça, je fais la coquette, je m'achète des chiffons, et pour plaire à qui? (Lui secouant la tête avec les deux mains.) A mon gros loulou, que j'aime tout plein et qui veut voir une petite femme avec de jolis dessous, quand il... (Elle achève tout bas en l'embrassant dans l'oreille.)

FERRON

T'es bête, dans l'oreille, ça fait mal. (Elle se tord le cou.) Oui, j'aime te voir soigner ta toilette, mais je ne voudrais pas que tu dépenses trop.

MADAME FERRON

Mais puisque je te dis que c'est ma petite gratte: sois tranquille, je n'achète jamais que les soldes, les rabais, les fonds de magasins... Oh! pour les occasions, j'ai une veine! Avec tout ça, tu ne m'as pas dit pourquoi tu étais revenu à quatre heures de son bureau...

FERRON, se frappant la tête.

Dire que je reviens juste pour t'en parler et que t'oublies... Tu me fais perdre la tête avec tes ligueries. Eh bien! voilà, j'ai reçu tantôt, au ministère, une dépêche de Duclot.

MADAME FERRON

Duclot...

FERRON

C'est vrai, tu ne le connais pas encore, il n'a pas pu venir à mon mariage, parce qu'il était malade, et que pour débarquer du fond de la Touraine, six heures de chemin de fer, faut être bien portant, sans ça, il y serait venu même sur les mains. Duclot, c'est un vieil ami, quelque chose comme mon frère de lait, nous avons passé toute notre jeunesse côte à côte, nos familles étaient voisines, nous avons été internes au lycée ensemble; mais j'ai dû te raconter, c'est lui qui faisait des blagues au proviseur...

MADAME FERRON

Duclot, ah! parfaitement, je me rappelle.

FERRON

Enfin, c'est un autre moi-même, quoi; eh bien! Duclot a trois jours à passer à Paris, il est arrivé hier, et il vient dîner ce soir ici; il m'a envoyé une dépêche au bureau pour que je sois prévenu plus tôt, alors tu comprends, en avant ta science culinaire, tu vas nous cuisiner un de ces plats fins...

MADAME FERRON

Sois tranquille; mais il faut qu'il te plaise en même temps, voyons...

FERRON

Fais ce que tu voudras, c'est toujours exquis

JULIE

C'était pour mieux les plier.

FERRON

C'est bon, laissez ça, je m'en occuperai.

JULIE obstinée.

Monsieur veut-il ses pantoufles?... Je ne pensais pas que Monsieur rentrerait si tôt... sans quoi j'aurais préparé pour Monsieur...

FERRON

Madame est là?

JULIE

Oh! Monsieur, Madame n'est jamais là à cette heure-ci.

FERRON

Ah!...

JULIE

Elle m'a dit comme ça qu'elle allait ressortir des soirées au Louvre, c'est long, parce qu'il y a beaucoup de monde et qu'on ne trouve pas toujours ce qu'on veut; alors, dame...

FERRON

Ça suffit, allez vous occuper de votre dîner, et soignez-le, nous avons quelque'un ce soir.

JULIE

Bien, Monsieur, mais il me faut de l'argent.

FERRON

Madame vous en donnera.

JULIE

Comme ça, ça va. (Elle sort.)

SCÈNE II

FERRON seul, puis MADAME FERRON

FERRON triplant les chemises.

Encore une folie, c'est doux à la main, et fin, ça passerait dans une bague.

MADAME FERRON entrant troublée.

Tiens, tu es là?

FERRON

Comme tu vois.

MADAME FERRON

Comment se fait-il?... Tu t'es senti malade, tu n'as rien au moins, mon chéri?

FERRON

Non, tu peux m'embrasser tout de même.

MADAME FERRON

Je te demande pardon, j'étais si étonnée de te trouver à cette heure-ci, ça m'a donné une émotion telle... (Elle l'embrasse) que j'en oubliais de te dire bonjour... (Lui retirant la chemise qu'il tient

quand tu y mets la main, et puis carrément épique, et munis-toi de liquide, c'est un bon vivant, une solide fourchette, et un gosier sans fatigue; il fera peut-être des plaisanteries un peu salées.

MADAME FERRON

Je sais ne pas comprendre quand il le faut.

FERRON

Tu es une adorable petite femme, un peu décoiffée, c'est vrai.

MADAME FERRON, *glâne*.

Oh! dans ces magasins-là, tu sais, il y a une bousculade... (Elle fait souffler ses cheveux, on s'ennuie.)

FERRON

Ce doit être Duclot.

MADAME FERRON

Je me sauve faire un peu de toilette, et je reviens, quel corsage, le mauve ou le bleu ciel?

FERRON

Le mauve, c'est plus doux.

MADAME FERRON

A tout à l'heure, mon petit mari chéri. (Elle lui envoie un baiser, de la porte.)

FERRON

A tout à l'heure, ma petite femme adorée.

SCÈNE III

FERRON, DUCLOT; JULIE, une minute.

JULIE

Monsieur Duclot.

FERRON

Faites entrer... Oh! mon vieil ami, mon vieux Fernand, tu m'en fais un rude plaisir, en venant me voir, tu sais... (Ils se serrent les mains avec émotion.)

DUCLOT

Dame, ça fait une pièce de six ans, qu'on ne s'est pas vu, tu étais encore garçon...

FERRON

Oui, il n'y a que quatre ans que je suis marié, t'es venu me surprendre, au bureau...

DUCLOT

Et on a été dîner au Plat-d'Étain.

FERRON

Et après ça, aux Folies-Bergère.

DUCLOT

Oh! oui, fameux les Folies-Bergère... et après avec deux petites femmes du promenoir...

FERRON

Chut... chut... (Montrant la porte.)

DUCLOT

C'est juste, ta femme pourrait entendre et il vaut toujours mieux que les femmes s'imaginent qu'elles vous ont eus vierges... Voyons, que je te regarde : tu n'as pas trop changé, la patte d'oie...

FERRON

Oh! quand je ris seulement; toi aussi, tu es le même, avec ta figure de réjoui bon temps, un peu plus déplumé, voilà tout.

DUCLOT

Oui, les cheveux ça me dégoûte. Je trouve que c'est sale.

FERRON

Ben, assieds-toi tout de même, tu as bien le temps entre deux trains.

DUCLOT

Je repars après-demain.

FERRON

Veinard!

DUCLOT

Tu n'es pas heureux?

FERRON

Oh! si, très heureux, mais...

DUCLOT

Mais il y a des jours où tu regrettes ta Touraine.

FERRON

Ben oui, des jours, et la place mangée de soleil, devant l'église, et les panonceaux du notaire, dans la rue des Tanneries, et la promenade avec ses tilleuls le long du canal...

DUCLOT

Et la femme de l'herboriste à qui on faisait la cour étant potache.

FERRON

Et le café des Mille Colonnes, c'est bien toujours pareil, hein?

DUCLOT

Toujours. Un peu vieilli, voilà tout.

FERRON

Seulement, tu comprends, je n'en parle jamais; bien que j'aime peu cette vie de Paris, qui est même nuisible à ma santé; mais ma femme est Parisienne dans le sang, et dame, la province...

DUCLOT

Ça lui fait peur.

FERRON

Ça la ferait pleurer... et comme elle ne cherche qu'à m'être agréable, qu'à me droloter, ça serait mal.

DUCLOT

Alors tu te trouves bien du conjungo?

(A suivre)



Car tu manges bien n'est-ce pas?

André BOURG



J'ai une existence de pacha...

Maison DE RENDEZ-VOUS

1 Acte

de ANDRÉ BARDE

REPRÉSENTÉ A LA SCALA

(Suite. Voir N° 24)



FERRON

Dans du coton, mon vieux, du coton rose, une femme qui passe son temps à chercher ce qui peut me plaire; elle sait que je suis gourmand, j'ai une table succulente; elle connaît mon petit faible pour les jolies toilettes, avec un rien elle s'habille comme une femme du monde, et puis, jolie, intelligente, toujours de bonne humeur, et par-dessus tout ça elle m'adore; bref, pour les 400 francs par mois que je gagne au ministère, j'ai une existence de pacha.

DUCLOT

Fichtre! tu m'en fais venir l'eau à la bouche; brune, blonde...

FERRON

Blonde.

DUCLOT

C'est ma couleur (avec extase)... oh! les blondes vaporeuses.

FERRON

Ah! je vois que tu es toujours le même vieux libertin.

DUCLOT

Oui, je suis un féministe à ma manière.

FERRON

Tu ne te décideras donc pas à faire une fin, à ton tour... Voyons, ça ne te donne pas envie de te marier, le petit tableau que je viens de t'esquisser?

DUCLOT

Jamais, je tiens trop à ma liberté.

FERRON

On peut lâcher sa liberté, pour une chaîne comme ça.

DUCLOT, secouant la tête.

...Célibataire endurci.

FERRON

Célibataire, un mot, une vantardise, mon cher... quand on a atteint la quarantaine, comme

nous, on a besoin de ne plus être seul; on aime à sentir au coin du feu, en hiver, la présence d'une solide affection que ne peuvent donner toutes les maîtresses de passage, si capiteuses soient elles; enfin, il vous faut une bonne épouse, quoi!

DUCLOT

Bonne épouse, tu parles comme une couronne funéraire; moi, j'adore l'aventure, ce qui change chaque jour, la femme qu'on ignorait la veille, et qu'on ne se rappellerait plus le lendemain, je cherche l'inconnu.

FERRON

Si tu appelles l'inconnu ce qui est connu de tout le monde.

DUCLOT

Et puis, je ne trouverais pas de femme comme la tienne, fine Parisienne, comme je la veux, pour venir s'enterrer dans un trou de campagne, et quant à épouser une rustaude...

FERRON

C'est vrai, maintenant tu n'habites même plus notre petite ville.

DUCLOT

Non, les nécessités de la grande culture m'ont relégué dans un château, là-bas, dans l'intérieur des terres, à deux heures en patache de la ligne du chemin de fer.

FERRON

Et tu te plais dans ce terrier de renard?

DUCLOT

A ravir, j'ai pris un peu goût à cette vie de gentleman farmer... D'abord ça rapporte gros, j'ai des fermes, mon cher, une tapée, et je gagne de l'argent, sans même m'en apercevoir, et puis le grand air, le cheval, la chasse, une vie de brute un peu, mais qui a sa besute.

FERRON

Je ne dis pas, et ça m'irait; mais moi, je suis

un simple et un chaste, tandis que toi, reur de jupons...

DUCLOT

En bien! un saut à Paris de temps en temps.

FERRON

Une bonne petite nocé, les Folies-Bergère...

DUCLOT

Oh! non, j'ai mieux que ça maintenant: les Folies-Bergère... raca!

FERRON

Alors, l'Américain, Maxim's...

DUCLOT

Racaille, j'ai mieux que ça, je te dis.

FERRON

Quoi, une liaison, à Paris, intermittente, une dame que tu mets dans ses meubles, et que tu viens voir une fois par mois, comme un nabab, et qui te conserve sa fidélité le reste du temps?

DUCLOT

Un fil à la patte, jamais! c'est idiot.

FERRON

Alors?

DUCLOT

C'est mon secret.

FERRON

Voyons, on n'a pas de secret pour un ami de trente ans.

DUCLOT

Ah poissou! je te vois venir, tu prends déjà des tuyaux pour tromper ta femme.

FERRON

Je te jure...

DUCLOT

Il ne faut jamais jurer ces choses-là... Eh bien! voilà, j'ai fait la connaissance, aux bains de mer, il y a deux ans, d'une vieille dame, très digne,



Célibataire endurci

poudrée à frimas, avec une correction de douzière, la baronne de Saint-Philippe.

FERRON

La baronne de Saint-Louis, serait plus juste...

DUCLOT

Cette noble dame m'a invité à lui rendre visite dans son hôtel, à Paris, dans le quartier des Champs-Élysées, je ne te donne pas l'adresse...

FERRON

Je n'en ai pas besoin.

DUCLOT

J'y suis allé, et j'ai trouvé une charmante compagnie; on faisait de la musique, on prenait du thé, et on flirtait avec des femmes exquises, jeunes presque toutes, qui n'avaient là ni leur mari ni leur mère.

FERRON

Je le pense.

DUCLOT

De temps en temps des couples sortaient pour aller causer de littérature. M^{me} de Saint-Philippe, hôteesse attentionnée, les suivait d'un œil attendri; elle poussa même l'amabilité, à mon égard, jusqu'à me faire feuilleter un album de photographies où se trouvaient toutes ses amies, des actrices, des femmes du monde et ajouta, avec un sourire des plus gracieux, que si l'une m'agréait, elle se ferait un plaisir de l'inviter la prochaine fois que je lui ferais l'honneur de lui rendre visite.

FERRON

On n'est pas plus serviable: c'était une agence matrimoniale à la journée.

DUCLOT

C'est la seule façon dont je comprendre le matrimonial; bref, je suis devenu un assidu du salon de M^{me} de Saint-Philippe, qui est à la fois distingué et sans prétention et où les habilités se renouvellent d'une façon surprenante, et c'est ainsi que j'étendis le cercle de mes relations dans les hautes sphères de la société. Cet après-midi j'ai été prendre le thé chez l'excellente baronne, et j'ai noué connaissance avec une blonde délicieuse que j'avais remarquée, la veille, sur l'album de famille, et que je ne reverrai probablement jamais.

FERRON

Probablement.

DUCLOT

Nous avons discoursé de musique, de théâtre et de beaucoup d'autres choses, moins platoniques, que je te passe.

FERRON

Tu le peux.

DUCLOT

Nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde, et notre amitié s'arrêtera là... eh bien! cela vous laisse un joli souvenir et un léger regret qui a sa poésie, et ce sont ces petits

riens-là qui font que j'estime un célibataire plus heureux que le plus heureux des maris.

FERRON

Jusqu'au jour où tu seras piécé

DUCLOT

Par qui?

FERRON

Par une petite grue qui se moquera de toi, et qui te fera payer cher ton célibat.

DUCLOT

Pas de danger... la campagne garantit des bêtises du cœur, la chasse me soigne et le cheval me guérit, et puis les invitées de la baronne ne sont pas des grues...

FERRON

Alors ces femmes-là ont des maris?

DUCLOT

Je ne le leur demande jamais; j'ai pour principe, avec elles, de m'occuper de mes affaires d'abord, et des leurs, seulement celles qui me touchent.

FERRON

Vieux paillard, va.

DUCLOT

La femme et la table, voilà mon programme: un bon baizer et, un bon verre de bourgogne, c'est le paradis.

FERRON

A propos de bourgogne, j'ai lu un musigny...

DUCLOT

Fameux ! le musigny.

FERRON

Et de celui-là tu m'en diras des nouvelles, c'est encore ma femme qui a trouvé ça.

DUCLOT

Comment ! les vins aussi ?

FERRON

Tout, je te dis, elle me l'a donné pour ma fête, aussi on n'en boit qu'aux grandes occasions.

DUCLOT

Eh ben, aujourd'hui, c'est une grande occasion...

FERRON

Parbleu ! et je descends en chercher ; j'y vais moi-même, je te demande pardon, mais je ne confie pas à la bonne la clef de la cave.

DUCLOT

Et pour cause... va, va, ne te gêne pas, tu sais bien que je suis ici comme chez moi (il s'assied).

FERRON, fusée sortie.

Si ma femme vient...

DUCLOT

Je la recevrai.

FERRON

D'ailleurs elle s'habille, et quand elle s'habille c'est grave et c'est long ; mais elle est si charmante... une minute.

DUCLOT

Mais oui, va donc, tu serais déjà remonté, depuis le temps que tu dis que tu descends... (Ferron sort.)

DUCLOT, seul.

Je ne connais rien d'assommant comme les maris qui disent du bien de leur femme ; d'abord, en général, c'est faux : je suis sûr que la sienne, doit être un petit laideron, un trottin qu'il rencontrait le matin en allant à son bureau, et qu'il l'a épousée pour la rencontrer plus souvent, et que sa timidité l'a obligé de demander, avec la main droite, ce qu'on en obtient si facilement, avec la main gauche. Je serais curieux de connaître cet oiseau rare... (Il s'assied et prend un journal, il a la tête baissée. M^{me} Ferron entre. Elle recule en poussant un cri, et s'écroule, pour ne pas tomber au chantant de la porte, Duclot reste béant de surprise.)

SCÈNE V

DUCLOT, MADAME FERRON

MADAME FERRON

Ah !...

DUCLOT

Ah ! par exemple.

MADAME FERRON

Vous, comment êtes-vous ici ? Vous m'avez suivie, c'est odieux.

DUCLOT

Non.

MADAME FERRON

Alors ?

DUCLOT

Je suis chez mon ami, chez Ferron.

MADAME FERRON

Vous seriez monsieur Duclot ?

DUCLOT

Je suis M. Duclot.

MADAME FERRON, regardant la porte avec inquiétude.

Monsieur, je vous en prie, tout mon bonheur dépend de vous, je vous en supplie, gardez-moi le secret, que mon mari, ne...

DUCLOT

Ainsi c'est vous, c'est bien vous... Je croyais être le jouet d'une ressemblance ; c'est vous qui tout à l'heure chez M^{me} de Saint-Philippe...

MADAME FERRON, tombant accablée sur une chaise.

Oui, j'étouffe de honte devant vous, monsieur. Oui, j'aurais dû nier, le prendre de haut ; j'ai mieux aimé vous avouer tout de suite, parce que vous m'auriez reconnue, tout à l'heure, fatalement, et qu'un seul geste, devant mon mari, pourrait me trahir ; oh ! vous ne me trahirez pas, monsieur.

DUCLOT

Madame, je suis très embarrassé, et mon cas de conscience est assez délicat. Je vous connais depuis deux heures, et je connais Ferron depuis trente ans. J'ai à chercher mon devoir, entre garder le secret, d'une femme telle que vous, et éclairer l'aveuglement d'un ami tel que lui.

MADAME FERRON

Monsieur, quand vous m'aurez entendue,

vous me jugerez ; vous m'avez semblé bon et compatissant, chez M^{me} de... chez cette femme.

DUCLOT

Chez la baronne, je causais avec une inconnue, dont l'existence extérieure ne m'importait pas ; ici je cause avec celle qui doit être la compagne de mon ami d'enfance. Nous sommes les mêmes personnages, mais la situation a changé, vous l'avouerez.

MADAME FERRON

Il est de votre devoir de galant homme d'oublier, de vous taire.

DUCLOT

Il est des cas où ce que l'on nomme la galanterie, n'est qu'une faiblesse et qu'une sottise ; le silence ne l'est pas à l'égard d'un homme que j'aime comme un frère. Vous faute n'est pas une finie passagère, un coup de folie, pour lesquels l'indulgence est toute naturelle, elle est une habitude raisonnée, et voilà pourquoi je dois prévenir Ferron.

MADAME FERRON

Je trouve étrange que ce soit vous, qui, il y a deux heures, me murmuriez des mots d'amour, dans une posture ridicule, qui veniez maintenant me faire de la morale.

DUCLOT

Madame, je ne vous fais pas de morale, je ne saurais pas d'ailleurs ; je vous signalerai seulement que je suis un homme et que je suis libre, et que je puis aller dans tous les endroits



Toi, tu prends déjà des luyaux pour tromper la femme

il souches soient-ils, sans en devoir compte à personne; que vous, vous êtes femme et mariée et que la posture, qui chez moi est ridicule, chez vous est regrettable.

MADAME FERRON

Monsieur, ce que vous faites-là est une lâcheté.

DUCLOT

Vous remarquer, madame, j'évite les grands mots, pour flétrir vos mœurs plutôt légères, et tous les adjectifs dont vous m'accablerez ne pourront que me faire persister dans ma résolution.

MADAME FERRON

Vous trahissez une femme que vous avez possédée! Votre conduite est celle d'un goujat.

DUCLOT

Permettez: il y a possession et possession. Si j'étais un de ces lâches coeurs qui convoitent le bien d'autrui, font la cour aux femmes de leurs amis, et n'ont de cesse que lorsqu'ils les ont séduites, vous auriez belle de critiquer ma façon d'agir; mais ce n'est plus de mon âge. Je vous ai rencontrée dans un lieu public, où vous étiez comme une femme publique, et vous avez été à moi comme vous auriez été à mon voisin ou au premier venu; dès lors je vous ai possédée en locataire honnête, je ne vous dois rien, j'ai payé mon terme.

MADAME FERRON

Oh! c'en est trop, c'en est trop.

DUCLOT

Quoi qu'il arrive, je considère comme mon devoir de vous démasquer, et de lui dire quelle est la chaste épouse qui l'entretient à son foyer. Je suis ravi d'être arrivé à temps pour le sauver du guépier, je n'ai pas si souvent l'occasion de faire une bonne action; il n'y a pas de danger que je laisse échapper celle-là. Il vous reconduira jusqu'à la porte et c'est moi qui brûlerai du sucre.

FERRON, *ad ebeus.*

... Vous entendez! le vin, un rien dégourdi à la chaleur de la pièce.

MADAME FERRON

Mon Dieu, monsieur, c'est lui.

DUCLOT

Tant mieux, j'aime les choses rapides.

SCÈNE VI

LES MÊMES, FERRON

FERRON *entrant, à Duclot.*

... Tiens, tu es près de ma chérie, je ne vous présente pas.

DUCLOT

C'est inutile.

FERRON

Eh ben, on va se mettre à table.

DUCLOT

Je ne sais pas si je pourrai dîner.

FERRON

Hein, quoi?

DUCLOT

Un rendez-vous pressé, que j'avais oublié au dernier moment, et qui m'oblige.

FERRON

Ta, ta, ta, c'est des histoires, tout ça. Je le connais, ton rendez-vous; sois tranquille, on ne te retiendra pas tard.

DUCLOT

Et puis, j'aurai à te parler avant d'une chose sérieuse.

FERRON

Bah! veux-tu que nous passions à côté, est-ce pressé?

DUCLOT

MADAME FERRON, *bas à son mari.*

... Mon ami, il faut absolument que tu descendes.

FERRON, *de même.*

... Pourquoi?

MADAME FERRON

Pour aller chercher un gâteau chez le pâtissier, je n'ai aucun dessert.

FERRON

Mais la bonne?

MADAME FERRON

Elle surveille son dîner, elle ne peut s'absenter; va vite, je t'en prie.

FERRON

C'est bien... (Haut) Je te demande pardon, je n'ai pas encore fini mes petits préparatifs, une minute, je reviens (il sort).

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOINS FERRON

DUCLOT

Pourquoi ces petites ruses... Je parlerai aussi bien dans deux heures que maintenant.

MADAME FERRON

Non, car avant vous m'auriez écoutée, et ce que j'ai à vous dire, flûtha peut-être votre résolution.

DUCLOT

Je le désire, mais j'en doute.

MADAME FERRON

Ah! monsieur, vous êtes impitoyable, parce que vous ne savez pas le calvaire que j'ai dû monter avant d'en arriver là; vous vous imaginez sans doute que j'ai agi de la sorte parce que je détestais mon mari! Non, il est bon, et je l'aime à une franchise, d'une solide amitié. Ou vous croyez encore que j'ai été poussée à cette existence par une nature vicieuse... Je n'ai même pas ces excuses. Mon histoire est plus triste, hélas! et plus simple. Vous ne connaissez pas la vie de Paris, monsieur, vous ne savez pas les tours de force que doit réaliser la femme d'un employé d'une certaine situation, pour conserver l'apparence extérieure qu'on exige d'un homme et d'une femme, qui doivent s'habiller et vivre comme des bourgeois, et n'ont même pas le salaire d'un ouvrier. J'ai été habituée

à une existence au-dessus de ma position, Ferron aussi, nous nous sommes mariés, je n'apportais rien, les frais augmentaient, sans qu'il s'en doutât; les premiers mois j'ai joint à peine les deux bouts; par malheur, les fournisseurs m'ont fait crédit, c'est ce qui m'a perdue, les dettes ont augmenté, le boucher, le boulanger, venaient me faire des scènes déplorables, je ne voulais rien avouer à Ferron, il vivait dans une quiétude que j'aurais pas troublée, quand j'aurais dû en mourir. Puis l'amour-propre s'en est mêlé; le désir de rivaliser avec des collègues plus fortunés, ils donnaient des réceptions, nous en avons donné, les femmes avaient des toilettes, je me suis piquée au jeu, et j'ai voulu faire comme elles, la coquetterie m'est venue; oui, je suis coquette: quelle femme ne l'est pas? J'ai couru les grands magasins, cela c'est le coup de grâce, la tentation perpétuellement offerte, et il faut être forte, pour y résister; je suis faible, tout l'argent du ménage y passait. Hélas! je ne suis pas la seule dans ce cas, et il faut croire que mes pareilles sont une proie facile, car un jour, dans un de ces magasins précisément, une femme âgée m'a abordée, et à la seule inspection de ma physionomie préoccupée, de ma démarche inquiète, elle a deviné les soucis qui me tiraillaient et elle m'a fait une proposition infâme, je l'ai repoussée, elle a souri, ces femmes-là connaissent leurs victimes... et savent les attendrir; oui, monsieur, elles les attendent, embauchées partout; une femme honnête ne peut sortir, sans en rencontrer une sur son chemin, elles sont légion et prennent toutes les formes, dans les magasins, au Bois, au théâtre. Chez certains courtiers, il y a des premières qui ont une prime, ou une prime, pour les femmes qu'elles livrent, et c'en est au point que l'on ne peut entrer dans une boutique sans se demander si la marchande ne cache pas une proxénète.

DUCLOT

Allons donc!

MADAME FERRON

Mais voyez, regardez autour de vous, jusqu'à des journaux qui, à leur 4^e page, se font les moniteurs de la débauche clandestine, et c'est cette infamie que vous feignez de déplorer; c'est vous, oui vous, honnête homme, qui en êtes le complice, et c'est par votre égoïsme et votre hypocrisie que prospère la maison de rendez-vous.

DUCLOT

Madame...

MADAME FERRON

Oui, je sais, j'ai à me défendre et non à accuser; que vous dirai-je: la situation est devenue insupportable, on m'a menacé de prévenir mon mari de l'arrière qui se chiffrait par billets de mille et qu'une année de son travail aurait à peine pu payer, j'ai perdu la tête, j'ai retrouvé un jour la femme embauchée et toujours souriante; j'ai cédé, alors c'a été l'engrenage, je suis retournée dans l'horrible maison toujours tremblante, toujours dégoûtée, et rentrée ici j'ai souvent passé des nuits à pleurer, mais il était trop tard, j'ai glissé de plus en plus sur la pente, en fermant les yeux pour ne pas voir où ça me conduisait, jusqu'au jour où je vous ai rencontré, monsieur, où tout l'échafaudage de mensonges et d'infamie, que j'avais si péniblement construit, s'est écroulé et où vous m'avez vue telle que je suis: une prostituée. (Elle cache sa tête dans ses mains.)

(A suivre.)

Maison DE RENDEZ-VOUS

1 Acte
de ANDRÉ BARDE
REPRÉSENTÉ A LA SCALA

Suite (Voir nos 25 et 26)

DUCLOT

Oui, c'est lamentable, et je vous demande pardon, madame, des termes violents et grossiers que j'ai employés à votre égard ; je vous avais pris pour une geuse, tandis que vous n'êtes qu'une femme malheureuse et faible ; mais croyez-vous qu'il n'y avait pas d'autres moyens d'en sortir, ne pouviez-vous emprunter ?

MADAME FERRON

A qui ? A des amis de Ferron, qui lui auraient donné l'éveil ; et puis pour emprunter il faut pouvoir rendre.

DUCLOT

Alors, n'était-il pas plus simple de tout avouer à l'origine, à votre mari, avant que les dettes ne fussent trop grosses ?

MADAME FERRON

J'avais toujours l'espoir d'une intervention providentielle, et puis j'évitais tout ce qui pouvait lui causer de la peine.

DUCLOT

Et il ne s'est aperçu de rien ?

MADAME FERRON

De rien.

DUCLOT

Il n'a pas compris que tout ce bien-être : repas fins, toilettes recherchées, ne pouvait venir de ses maigres appointements ?

MADAME FERRON

Mais non, monsieur.

DUCLOT

Enfin, vous sentez bien que cette situation n'a pas d'issue.

MADAME FERRON

Hélas !

DUCLOT

Plus vous irez, plus vous vous enfoncez dans la boue ; d'un autre côté, cette existence vous répugne, vous voudriez y échapper.

MADAME FERRON

Si je voudrais !

DUCLOT

Aujourd'hui vous avez écrit la catastrophe, demain vous ne pourrez la faire, parce que cela se passera en dehors de vous, et alors ?

MADAME FERRON

Alors, alors, je me tuerai.

DUCLOT

Il y aurait peut-être une solution moins tragique. Ferron est bon.

MADAME FERRON

Oui, tout lui avouer : vous avez raison, qu'il me chasse, ou qu'il me pardonne, je veux en finir, ouï, j'en ai assez de cette existence de mensonges et d'infamie ; j'en ai assez, j'en ai assez.

DUCLOT

Chut, le voici.



SCÈNE VIII

LES MÊMES, FERRON

FERRON

Eh bien, mes enfants, pour un jour comme aujourd'hui, vous n'êtes guère en train. Vous en avez des figures d'enterrement..... je ne reconnais plus Duclot. (A sa femme.) Mais toi, tu es toute pâle. (Il s'approche avec sollicitude.) Est-ce que tu serais malade ?

MADAME FERRON, avec explosion.

Eh bien ! non, je ne suis pas malade, j'ai quelque chose à te dire, qui me serre à la gorge ; j'ai pas osé encore, parce que ça me coûte beaucoup.

FERRON

Est-ce que ce serait un malheur ! tu es toute bouleversée.

MADAME FERRON

Oui, oui, je suis...

DUCLOT, lui comptant la parole.

Ta femme est inquiète, inquiète de ta santé.

FERRON

De ma santé ?

DUCLOT

Oui, elle avait peur de te frapper en te l'apprenant, elle vient de me confier son chagrin tout à l'heure, la vie sédentaire ne te vaut rien, tu t'étiologies, tu deviens anémique, il faut y remédier, et nous venons de trouver une petite combinaison. N'est-ce pas, madame ?



Il y aurait peut-être une solution moins tragique



Vous sentez bien que cette situation n'a pas d'issue

MADAME FERRON

Oui...

FERRON

Ah ! c'est comme ça que vous faites des complots contre moi, quand je ne suis pas là.

DUCLOT

Voilà la chose en deux mots : j'ai des fermes jusqu'à cinquante kilomètres de l'endroit où l'habite, j'aurai besoin d'un autre moi-même pour surveiller cette partie, où je ne puis aller : tu gagnes quatre cents ici, j'en offre six cents avec un joli pavillon, ça te va-t-il ?

FERRON

C'est trop beau... je ne sais comment...

DUCLOT

Pas d'histoires, c'est moi qui te remercie, tu me rends service : tu passeras tes journées à cheval, ça t'enlèvera ton teint de papier maché et cela te permettra de revoir ta Touraine dont tu rêves.

FERRON

Et de te voir aussi plus souvent.

DUCLOT

Oh ! moi, jamais, les communications sont très difficiles : tu viendras chez moi tous les trimestres pour les comptes ; enfin tu acceptes ?

FERRON

Parbleu, il me faudrait l'avis de ma femme.

DUCLOT

Puisque c'est elle qui a combiné la chose avec moi. N'est-ce pas, madame ?

MADAME FERRON

Oui, oui, je te supplie d'accepter, j'en ai assez de la vie de Paris.

FERRON

Comment, c'est toi qui dis cela !

MADAME FERRON

Il le faut pour ta santé, et puis M. Duclot m'a parlé avec tant d'éloquence de la campagne, que j'en ai déjà pris le goût, j'en rêve.

DUCLOT

Allons, c'est fait, envoie ta démission et nous partons ensemble, je reste deux jours encore à Paris, pour toi.

FERRON, bas, lui montrant le couteau.

Et pour aller chez M^{me} de Saint-Philippe, farceur.

DUCLOT

Non, elle me dégoûte maintenant.

FERRON

Allons, bon ; dis donc, tu m'as fichu le trac ; c'est pas grave ma maladie, au moins ?

DUCLOT

Non, une espèce de jaunisse, ça s'enlève au grand air.

SCÈNE IX

LES MÊMES, JULIE

JULIE

Madame, c'est prêt.

FERRON

Allons ! à table.

DUCLOT, offrant son bras à M^{me} Ferron.

Madame.

MADAME FERRON, bas, en prenant son bras.

Oh ! merci.

RIDEAU



ERRATUM. — Le rôle de M^{me} Ferron a été créé à la Scala par M^{me} JOISSANT et non JOUSSAUD, comme nous l'avions imprimé par erreur.